

Difficultés de la poésie

Gilles Marcotte

Volume 9, Number 1 (49), January–February 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1967). Difficultés de la poésie. *Liberté*, 9(1), 64–68.

difficultés de la poésie

Pierre Emmanuel est un écrivain considérable, et l'Académie française ne s'est pas fait honneur en lui préférant tout récemment le romancier populaire Maurice Druon. Nous connaissons, au Canada français, l'homme et l'écrivain. Nous l'avons entendu, dans un salon de Montréal, réciter d'une voix enflée par l'émotion et le désir de convaincre, des extraits de son *Babel*. Nous l'avons vu envoûter ces dames de la Société d'études et de conférences, et les antennes des chapeaux printanniers frémir d'aise sous le déluge des paroles charmantes. Mais, sur le point de tomber dans le persiflage mondain, je renverse la vapeur. Pierre Emmanuel écrit une prose de grande race, frémissante, parfaitement nombrée, d'un Mauriac qui aurait goûté à l'inquiétude protestante (plus virulente, semble-t-il, que la catholique) ; une des plus belles de ce temps. Si je parle du prosateur avant de louer le poète, c'est que le premier s'est affirmé dès le coup d'essai — qu'on se souvienne de l'admirable *Qui est cet homme* — alors que le poète n'a peut-être pas réussi à trouver sa voix sous les intentions multiples dont il chargeait son discours. Dans l'oeuvre de Pierre Emmanuel, l'interrogation sur la fonction poétique me paraît souvent plus riche, mieux assurée, que la poésie même. Je m'en convaincs de nouveau en lisant son dernier livre, *Ligne de faite*⁽¹⁾, qui contient un choix de poèmes tirés d'oeuvres antérieures, et une préface qui est une très belle méditation sur le rôle de la parole poétique dans le monde actuel.

Les critères qui ont orienté ce choix définissent assez clairement la crise permanente de la poésie qui sévit au coeur de l'oeuvre de Pierre Emmanuel. Il s'agit bien d'un choix de poèmes, mais opéré selon des exigences tout autres que celles que s'est assignées la poésie occidentale depuis un siècle. Ces exigences, le poète les connaît, et les accepte en partie ; il soulignait récemment, dans la préface de son *Évangélaire*, que la poésie n'est pas la mystique, ou qu'elle est une mystique tout à fait différente de la chrétienté, et que de façon générale on n'avait pas à la confondre avec les sujets dont elle s'occupe. Depuis Mallarmé, on sait que la poésie — disons plus précisément : une certaine poésie, un canton de la poésie — ne veut plus parler que d'elle-même. Or, dans *Ligne de faite*, Pierre Emmanuel a justement résolu d'ordonner les poèmes choisis en fonction des sujets,

(1) et (2) Aux Editions du Seuil.

d'un itinéraire spirituel, plutôt que de l'exploration poétique ainsi définie. On y trouvera des poèmes de *Sodome* accolés à des extraits de *Tristesse ô ma patrie* et d'*Elégies*, pour des raisons d'élucidation personnelle et non de convenance poétique. Ce sont les thèmes explicites, plutôt que la tonalité de l'imaginaire, qui font l'unité des diverses parties du livre. Nous sommes loin de ce "*songe à soi-même attentif de la conscience imaginante*" par quoi Pierre Emmanuel, dans sa préface, définit bellement la poésie. La suffisance du poétique est ici radicalement niée, par le découpage même que pratique le poète dans son oeuvre. Le poème est, et n'est pas, journal intime; il est, et n'est pas, parole publique, immédiatement intelligible pour l'ensemble des hommes, message efficace; il est, et n'est pas, prose.

Cette contradiction (apparente, peut-être) est au coeur de l'oeuvre de Pierre Emmanuel — mais elle habite aussi bien toutes les grandes poésies du vingtième siècle, de Mařakovski à Pablo Neruda, qui ont refusé de quitter le *lieu commun* de l'aventure humaine. "*Cinq années de réflexion sans une ligne de poésie*, écrit Emmanuel, *m'ont confirmé que je suis, de nature, un poète, mais que l'apparence formelle de la poésie d'aujourd'hui, et la mysticité prétendue de son acte, m'enferment dans un système clos de valeurs auxquelles je n'ai jamais cru.*" Il y a un formalisme (au sens fort) de la poésie, aujourd'hui plus conscient que jamais, et qui implique bien, comme le dit Emmanuel, un système de valeurs. Mais aussi bien, et depuis des siècles, sont apparus des poètes que l'aventure formelle ne pouvait satisfaire, et qui ont tenté de réintroduire dans l'appareil poétique les clairs messages de la prose. D'Aubigné et Claudel sont-ils moins poètes que Ronsard et Mallarmé, Mařakovski moins que Pasternak? L'idéal d'une poésie pure, uniquement occupée d'elle-même et de sa fonction langagière, est constamment menacé, et dans les oeuvres mêmes qui prétendent le servir avec le plus de rigueur. Cette menace vient de ce que le langage, si subtilement détourné qu'il soit de son usage commun, ne cesse pas d'avoir référence à cet usage; de ce que la parole refuse obstinément de se faire pure magie. La poésie, dit Emmanuel dans son ouvrage précédent, *La face humaine*⁽²⁾, "*peut être dite l'usage exhaustif du verbe en quête de son essence*"; mais cette parole purifiée, avertie de ses origines, devient exsangue et à la limite inhumaine si elle ne se souvient pas qu'elle a partie liée avec les impuretés et les incertitudes du destin commun des hommes.

Tout cela, Pierre Emmanuel ne le dit pas en clair, mais comment ne pas y être amené par la réflexion qu'il mène sur son aventure poétique, et par sa poésie même? A vrai dire il pose la question avec plus de force qu'il ne la résout. Du *Tombeau d'Orphée à Sodome*, de *Sodome à Babel*, on voit sa poésie, naturellement éloquente,

céder à la tentation de la prédication. Fuyant les séductions troubles de l'inconscient, du langage enchanté de ses propres volutes, elle se donne la tâche de convaincre — ce qui est tomber de Charybde en Scylla. Le poétique et le politique, dans l'oeuvre d'Emmanuel, demeurent séparés, et c'est ce qui fait le malheur, souvent pathétique et toujours plein de signification, de sa poésie. "... *J'ai constamment rêvé non du Livre, mais de vastes ensembles humains : mythe, histoire, cité.*" L'éloquence naturelle de son verbe poétique, qui donne ses meilleurs fruits dans les pages brûlantes du *Tombeau d'Orphée* et de *Sodome*, appelait en effet la grande épopée mythique, mais tout se passe comme si Pierre Emmanuel n'avait pu trouver dans l'histoire contemporaine la provocation nécessaire à une telle entreprise. Restent des thèmes épars, un appel sans réponse, les fondations d'un édifice qui ne sera jamais construit. En poésie, sinon en architecture, de telles entreprises ont leur prix.

Le recueil d'André Marissel, *Cicatrices*⁽³⁾, nous révèle également une poésie en difficultés. On est tenté d'en parler légèrement. De noter sournoisement, par exemple, qu'un verset comme celui-ci :

"Bancs de sauterelles sur la dune, antenne où se transmet la vibration de la faim. Qu'il pleuve sur cette procession de mandibules, de pattes poilues levées comme des rames ! Qu'il vente sur ce peuple du désert, bruissant de blasphèmes."

doit vraiment un peu beaucoup à Saint-John Perse. Et ce ne serait que le commencement. Les poèmes d'André Marissel sont chargés d'influences très diverses, et voyantes. On a beaucoup lu, on sait jouer avec les mots, on a l'intelligence critique extrêmement aiguisée, et comment trouver sa voie dans ce paysage tout sillonné par les routes des autres ? André Marissel peut faire des poèmes en tous genres, alignements d'alexandrins sonores ou bribes de langage réunis par les liens les plus ténus, poèmes de rigueur austère et poèmes de subtilité fantaisiste. Tout lui réussit, et rien ne lui réussit tout à fait, car l'évidente sincérité du poète n'enlève jamais au lecteur l'impression un peu gênante de voir un pianiste très doué faire des gammes.

Mais, de cette difficulté, il m'apparaît qu'André Marissel est lui-même conscient. Et ici, je cesse de parler légèrement. *Cicatrices* témoigne de la situation difficile, peut-être même de l'impasse, dans laquelle se trouve la poésie actuelle, et la française particulièrement. Le poète intelligent, cultivé, averti, n'est-il pas condamné aujourd'hui, s'il se veut fidèle à certaine tradition (la mallarméenne précisément), à raffiner le plus fin ? Quand il a fait le tour des sources littéraires

(3) Editions Universitaires.

obligées, quand il a pressé après tant d'autres le citron de l'ésotérisme, il ne lui reste plus qu'à déclarer, comme le fait André Marissel : "*La sainte simplicité se perd.*" Un peu d'humour pour finir, et une excursion du côté du langage courant pour voir s'il ne pourrait pas remplacer avec avantage le vocabulaire des lectures :

Mais au diable l'Asie bouddhique !

Mes vers voyagent sans paroles ;

Ils sont le testament d'un drôle

Qui jamais ne fut très comique.

Ces vers n'ont pas une saveur d'éternité, bien sûr, mais ils révèlent peut-être — et c'est tout de même assez important — l'impatience d'un écrivain à qui les habitudes poétiques du moment ne conviennent plus. Après avoir frappé à toutes les portes connues de la poésie, André Marissel se retrouve devant un mur. Devant un mur, d'abord on se lamente, et puis, si l'on a un peu de courage et d'imagination, on finit par inventer quelque chose.

Si l'on est jeune, très jeune, on peut encore s'en tirer. Je veux dire, faire comme si de rien n'était, comme si toute poésie était à faire, tout langage à inventer. Cette joyeuse insouciance, qui n'exclut pas la lucidité, est celle de Jean-Claude Walter, qui à vingt-quatre ans publie son premier recueil, *Le sismographe appliqué*⁽⁴⁾. Toute mythologie en est absente, et je n'en suis pas fâché. Quelques personnages naturels : le cheval, l'arbre, le soleil, et non pas réduits à un rôle symbolique, car ici on monte à cheval, on monte dans l'arbre et l'on subit la brûlure du soleil. Jean-Claude Walter se promène dans ce qu'il est et dans ce qu'il y a avec une fraîche liberté. Ce qu'il est : un jeune homme qui aime et veut aimer, qui souffre un peu, qui a beaucoup d'appétit et ne trouve pas toujours... chaussure à son pied ! Ce qu'il y a : les hommes, les bêtes et les paysages de ses Vosges, et surtout un langage, le langage du commun, les clichés du langage courant qu'il ramasse à la pelle pour en faire de singulières litanies. Voir le poème intitulé "sur un air de famille" :

Vous êtes bien bon . Vous connaissez la chanson . Eh bien allons-y . On vous attend .

Vous avez beau jeu , mais oui : vous parlez en sage . Vous au moins on vous écoute .

Allez-y . Mais oui sans façon . Coupez la queue du potiron . Vous comprenez la question . Sans transition . Et que ça saute . C'est à la mode .

(4) Collection *poésie*, Flammarion.

Et ainsi de suite, comme chez le joyeux Ducharme de *L'Avalée des avalés*. Mais pas de révolte chez Jean-Claude Walter. On cueille du langage comme on cueille des fleurs, parce qu'il y en a beaucoup, et que somme toute c'est assez joli. "Il faut bien que jeunesse se fasse", dit le poète, "guerrier adolescent dans les forêts du matin (et qui) s'apprête à courir plusieurs lièvres à la fois". Faire la jeunesse, n'est-ce pas s'emparer des bribes de langage qui traînent dans la rue pour en fabriquer le poème d'une vie nouvelle? "Nous sommes pour une aventure intégrale. Nous ne voulons pas défaire ce qui est fait et refaire ce qui est défait." C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de parcourir de nouveau le cycle des partis pris, mais de passer outre. C'est-à-dire, en poésie : réinventer le langage que l'on sait, le rafraîchir, lui faire rendre gorge, le sauver. Jean-Claude Walter travaille dans la quotidienneté, et c'est là qu'il y a du travail à faire. Briser les miroirs du langage.

*Pour avoir une image claire de l'homme
à tous les ans il fallait briser sept miroirs
et effacer de la mémoire
un nombre incalculable de visages*

écrivait il y a quelques années Roland Giguère. Et prière de ne pas oublier que l'un de ces miroirs, le premier miroir qu'ait à briser la poésie de ce temps, est la tradition poétique elle-même.

GILLES MARCOTTE